

LES TEXTES DU 30ÈME DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE

Quelques renseignements bien utiles sur la justice divine et ce qui nous attend au ciel

La première lecture de ce dimanche, comme toujours, est tirée de l'Ancien Testament. Cette fois-ci, elle a été choisie dans le livre de Ben Sira le Sage, appelé aussi l'Ecclésiastique. C'est un livre assez long, rempli de maximes de sagesse et de conseils de vie, pratiques et très concrets. Écrit originellement en hébreu, vers 200 avant Jésus-Christ, on n'en a conservé longtemps que la traduction grecque, effectuée soixante ans plus tard par son petit-fils. Mais depuis la fin du 19e siècle, on a retrouvé quelques importants fragments

manuscrits de ce livre, en hébreu, ce qui, évidemment, a passionné les chercheurs.

L'extrait d'aujourd'hui rappelle étonnamment la parabole de dimanche dernier, celle du juge sans foi ni loi qui finit par rendre justice à une veuve pour qu'elle ne l'assomme plus de ses cris. « *Le Seigneur, dit Ben Sira, est un juge qui se montre impartial... Il ne défavorise pas le pauvre, il écoute la prière de l'opprimé. Il ne méprise pas la supplication de l'orphelin, ni la plainte répétée de la veuve...* » La prière du pauvre « *traverse les nuées* » et il doit persévérer

« *tant que le Très-Haut n'a pas jeté les yeux sur lui ni prononcé la sentence en faveur des justes et rendu justice* ».

Le psaume 33 invite les pauvres à être en fête. Car le Seigneur « *regarde les justes* », il « *écoute... entend ceux qui l'appellent... les délivre de toutes leurs angoisses* ». Et surtout, « *il est proche du cœur brisé, il sauve l'esprit abattu* ». Pour celui qui met en lui son refuge, il n'y aura « *pas de châtiement* ».

La seconde lecture nous entraîne une dernière fois dans la deuxième lettre de saint Paul

à Timothée. L'apôtre a achevé sa course. Sa mort est proche. Il rend gloire à Dieu et lui offre toute sa vie : « *Je suis déjà offert en sacrifice* ». Il s'est bien battu. Il a gardé la foi. Il attend la « *manifestation glorieuse* » de son Seigneur, « *le juste juge* », et d'en recevoir, en bon athlète, « *la couronne de justice* ». Incarcéré, abandonné de tous, il affirme : « *Le Seigneur... me sauvera et me fera entrer dans son Royaume céleste* ».

Dans l'Évangile (voir l'encadré bleu), Jésus nous montre deux hommes en prière : un pharisien et un collecteur d'impôts. Ils

sont bien séparés, à distance l'un de l'autre. Le premier fait partie de l'élite religieuse d'Israël. Le second fait partie de la catégorie des pécheurs publics. Comment Dieu va-t-il juger leur prière respective ?

A. V.

Ces quatre lectures se retrouvent dans la Bible aux références suivantes :

Siracide 35, 15b-17,20-22a ; Psaume 33 (34), 2-3, 18-19, 23 ; 2 Timothée 4, 6-8, 16-18 ; Luc 18, 9-14)

LES COMMENTAIRES DE LOUIS, ZOÉ ET L'ONCLE PAUL

Dieu, on ne le refera pas !

Louis : D'accord, ce pharisien est un peu vantard dans sa prière et orgueilleux vis-à-vis du publicain. Mais il ne se vante pas publiquement : il prie « *en lui-même* ». Et il ne vole pas, il veut être « *juste* », il ne trompe pas sa femme, il jeûne deux fois par semaine, moi j'en serai pas capable, et en plus, il donne 10% de tout ce qu'il gagne. Il a quand même du mérite !

Oncle Paul : J'ajoute que le publicain traîne sûrement derrière lui un gros paquet de péchés. Dont certains probablement irréparables : familles ruinées, suicides peut-être... C'est un vrai délinquant, pas sympathique du tout.

Zoé : Moi, je trouve que, d'accord, c'est une scène de prière dans le Temple de Jérusalem, mais ça ressemble plus à une scène de jugement. Bizarrement, celui qui a fait plein de péchés, on lui ouvre le ciel, et celui qui s'est bien conduit, non, non, on le refuse !

Oncle Paul : D'où l'étonnement des auditeurs de Jésus ! Cela ressemble à la surprise de la célèbre parabole du jugement dernier, dans l'évangile selon saint Matthieu (25, 31-46). Les « *justes* » sont tout étonnés d'être justes ! Et les maudits sont tout étonnés d'être rejetés alors qu'ils ont l'impression d'avoir fait, comme notre pharisien, toutes les œuvres de piété recommandées par la religion juive de leur temps.

Louis : Donc Dieu n'a pas de balance à plateaux avec nos bonnes et mauvaises actions... Ou alors il en a une autre, mais laquelle ?

Oncle Paul : On pourrait presque lire tout l'évangile de Luc comme une ré-

ponse à ta question. Son unique préoccupation, la seule chose qu'il essaie de nous apprendre, à chaque page, c'est comment réussir à entrer dans le Royaume des cieus. Il voudrait nous convertir, c'est-à-dire retourner notre façon de voir, attraper le regard de Dieu sur les choses et les hommes. Cela se résume pour lui en deux mots : « *suivre Jésus* ».

Zoé : Le publicain n'ose pas regarder vers le ciel...

Louis : ... le ciel, d'ailleurs, on se demande ce que c'est !

Oncle Paul : Les juifs ont tellement de respect pour Dieu qu'ils ne veulent même pas prononcer son nom, les fameuses quatre lettres que nous, chrétiens, traduisons par « *Yahvé* ». Alors, ils

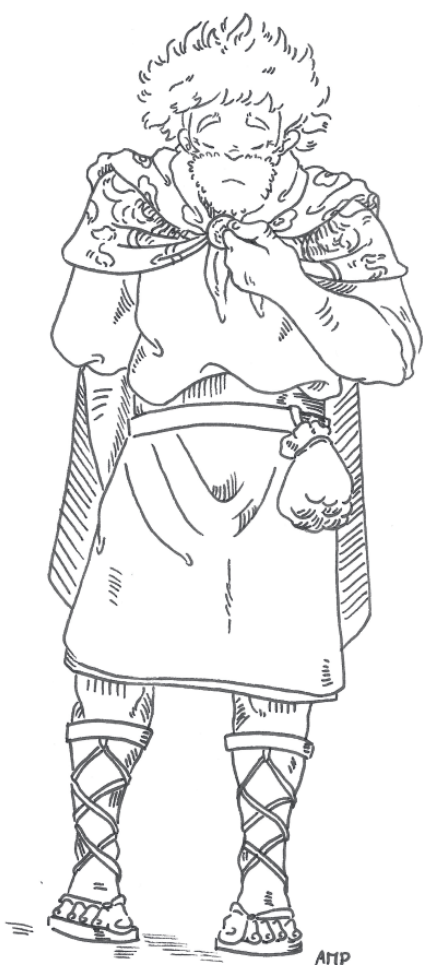
utilisent d'autres mots : le nom, adonāi (mon maître), le lieu, le temple, le ciel. Nous pouvons remplacer tous ces mots par « *Dieu* ». Une autre façon pour eux de ne pas dire directement Dieu, c'est d'utiliser la forme passive : le publicain « *était devenu* » un homme juste. Autrement dit : Dieu en a fait un juste. « *Tu es bénie entre toutes les femmes* », c'est dire à Marie : Dieu t'as bénie entre toutes les femmes.

Zoé : Si je reviens à mon publicain, je ne serai plus interrompue ? Il ne dit pas « *Seigneur prends pitié* » comme au début de la messe, mais « *montre-toi favorable au pécheur que je suis* ». Pourquoi ?

Oncle Paul : Les deux expressions sont voisines. « *Favorable* » est un mot plutôt lié aux sacrifices. Au temps de Jésus, quand on offre un sacrifice, c'est pour que Dieu nous redonne sa faveur. Et la meilleure offrande, c'est soi-même ! Ce qu'on fait à l'offertoire de la messe... Le psaume 50 dit : « *Tu ne veux pas de sacrifice... Mon sacrifice, c'est un esprit brisé... D'un cœur brisé, Dieu, tu n'as pas de mépris !* »

Louis : « *Tu n'as pas de mépris* » ! C'est exactement le contraire du pharisien qui, lui, « *méprisait* » le publicain !

Oncle Paul : On peut penser que le publicain a offert en sacrifice un « *cœur brisé* » et Dieu lui a prouvé sa faveur en le « *justifiant* ». Le pharisien devra comprendre un jour que Dieu trouve sa joie en pardonnant aux pécheurs. On ne le refera pas. Il est comme ça. C'est à prendre ou à laisser.



Le publicain se tenait à distance et se frappait la poitrine.

A. V.

Évangile de Jésus Christ selon saint Luc

En ce temps-là, à l'adresse de certains qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient les autres, Jésus dit la parabole que voici :

« Deux hommes montèrent au Temple pour prier. L'un était pharisien, et l'autre, publicain (c'est-à-dire un collecteur d'impôts). Le pharisien se tenait debout et priait en lui-même : 'Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes — ils sont voleurs, injustes, adultères —, ou encore comme ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine et je verse le dixième de tout ce que je gagne.'

Le publicain, lui, se tenait à distance et n'osait même pas lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : 'Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis !'

Je vous le déclare : quand ce dernier redescendit dans sa maison, c'est lui qui était devenu un homme juste, plutôt que l'autre. Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé. »

THÉOLOGIE SANS PEINE

Le signe de la croix (2)

C'était à l'hôpital, un dimanche soir. La famille avait attendu que le papa soit totalement inconscient pour appeler le curé. Il accourt, en civil, même pas une étole autour du cou. Les trois filles et leurs conjoints se calent le long des murs. À peine les premiers mots de la prière dits, voici que l'homme, collé à son oreiller, ouvre les paupières. Catastrophe ! Deux grands yeux noirs apparaissent... Ils roulent de droite à gauche. La famille retient son souffle. Le mourant comprend. Lentement, son bras droit s'élève et trace sur lui un large signe de croix. La main retombe, les yeux se referment, il retourne à son coma. Ses filles pleurent.

Une autre fois, au petit jour d'un matin de Pâques, dans une petite ville, sous-préfecture de campagne. Quelques heures plus tôt, la liturgie nocturne a déployé les splendeurs de la Résurrection. Dans une petite maison ouvrière, un bébé de quelques semaines s'est étranglé dans la nuit et on vient de le retrouver, mort. Dans le silence de la maisonnée, le prêtre lui parle avec douceur. Son goupillon dessine un signe de croix sur l'enfant et l'aspersion de l'eau baptismale encore toute neuve de la veillée pascale.

Les parents font de même et les deux petits frères de cinq et trois ans imitent le geste des grands. Mais ils ne réussissent qu'à esquisser une vague tourniquet. Alors le jeune père s'accroupit et dit : « *Non, pas comme ça.* » Il reprend la main de chaque enfant, guide leur geste et le goupillon, étreint par les petites mains qu'enserme la poigne du père, trace lentement dans l'espace deux signes de croix. C'est dans ce geste parfait que leur petit frère a été baptisé dans la vie éternelle.

Mais de quoi la croix fait-elle signe ? La croix est le signe de l'amour fou, démesuré, plus infini que le mal, de Dieu pour les hommes, ces moins que rien dans la création, qui lui ont fait perdre la tête. De l'amour fou qu'en retour nous devons avoir les uns pour les autres et pour lui.

Notre planète terre, si minuscule et perdue comme semence au vent des galaxies, est devenue, depuis que Dieu, en Jésus, s'est fait homme, comme le disait saint François d'Assise, « la pierre angulaire dans le concert des astres du matin ». Il ne sera jamais donné à tous les univers et petits hommes verts d'autres signes pour s'orienter que la planète terre, sur laquelle le signe de la croix est venu à jamais se fixer.